

aux mêmes places, et enfin les labourages trop superficiels. Pour ce qui est des prairies, on méquinera pour l'achat de graines propres à les entretenir, tel que le trèfle par exemple. Nous connaissons un cultivateur qui pour grainer ses prairies n'a recours qu'aux balayures de ses fenils, et sur un espace de 18 arpents consacrés au pâturage, c'est à peine s'il peut y entretenir quatre à cinq bestiaux. Il y a quelques jours nous visitions la ferme de M. Joseph Sirois, de Ste. Anne de la Pocatière, et sur le même espace de terrain, nous y avons remarqué plus que le double de bestiaux. Dans un espace assez considérable, nous avons remarqué un champ de trèfle fauché en juillet dernier, et qui déjà était assez long pour pouvoir être fauché de nouveau, mais qu'il réservait pour le pâturage de ses animaux, à l'automne. Sur le conseil que lui en avait donné il y a quelques années un M. Maloney, ancien fermier du Collège de Ste. Anne, il n'a pas méquiné quant à l'achat de graines de trèfle dans le but d'enrichir ses prairies. " Si, lui disait alors M. Maloney, vous avez trois vaches à votre disposition au printemps, vendez-en une pour acheter de la graine de trèfle, et à l'automne vous aurez assez de fourrage pour subvenir à l'entretien de six vaches au lieu de trois que vous pouviez convenablement nourrir." M. Sirois nous a avoué que ce cultivateur avait parfaitement raison. Ce que nous avons vu chez M. Sirois a pu nous convaincre facilement de la justesse de cet avis. Il en est de même de ses grains de semence. M. Sirois fait trier à la main son blé de semence; aussi lui avons-nous vu vendre du blé qu'il avait récolté, \$3 le minot tandis qu'il se vendait ailleurs \$1.50.

Cette culture, à n'en pas douter, démontre que si, au lieu d'employer une semence mal conditionnée, on avait recours à d'excellentes graines, on aurait partout et le plus souvent à constater une bonne récolte.

La léinerie dans les fumures n'est pas étrangère non plus aux mauvaises récoltes.

Le retour trop fréquent des mêmes plantes aux mêmes places est positivement un fléau. Il n'y a pas de terre qui puisse résister longtemps à ce travail forcé, si nous ne renouons pas au sol ce que nous lui empruntons.

Les labourages profonds, nous ne saurions trop le répéter, sont plus que jamais de nécessité absolue. Ceci ne veut pas dire qu'ils soient partout réalisables du jour au lendemain. Il est évident que dans les terrains à sous-sol argileux, il faut y procéder avec prudence, c'est-à-dire graduellement. C'est en automne qu'il convient de les entreprendre, et si après avoir ramené de la terre neuve ou vierge à la surface, en petite quantité chaque fois, on avait le bon esprit d'y mettre du fumier en couverture, elle deviendrait rapidement fertile.

Si nous persistons à vouloir miceler la terre, c'est-à-dire à cultiver continuellement dans une couche arable profonde, fatiguée à l'excès, nous échouons de plus en plus dans nos récoltes.

Le plus souvent, dans toutes nos déceptions, nous ne cessons d'en accuser à tort notre climat et notre température; cependant, il est constaté que le climat de notre pays est aussi favorable à une bonne culture, que dans aucun autre pays; mais comme dans tous les pays où l'agriculture est en honneur, où le travail de la culture d'une terre se fait avec intelligence, il faut vaincre la routine pour se livrer à une culture raisonnée; pour y arriver, il suffit de tenter de temps à autre quelques expériences qui ne nécessitent pas trop de frais. Si vous voyez votre voisin réussir au moyen de quelques procédés nouveaux, suivez son exemple, ou demandez-lui conseil.

Afin d'offrir à ceux de nos cultivateurs qui seraient portés à se laisser vaincre par le découragement, nous livrons à leur réflexion un exposé parfait de notre climat canadien. Nous sommes persuadé qu'ils se convaincront que leur insuccès dans la culture d'une terre n'est pas dû à l'inolémence de notre climat, mais plutôt à leur inexpérience ou même à leur imprévoyance. Qu'ils s'éclaircissent à la lumière de l'expérience, qu'ils suivent les exemples de bonne culture qui leur sont offerts même par des voisins, et le succès sera leur partage.

Voici cet écrit, sur le climat de notre pays, dû à la plume de M. A. E. Barnard, Rédacteur en chef du *Journal d'agriculture*, publié à Montréal:

" Qui n'a pas entendu dire, — bien souvent peut être, — que notre climat, si rigoureux, est la ruine de l'agriculture dans ce pays? Voyons un peu jusqu'à quel point cela est vrai.

" Notre province ne produit-elle pas, pour la nourriture de l'homme, le blé, l'orge, le blé d'inde ou maïs, le sarrasin ou blé noir, et tant d'autres grains de toutes espèces; des fruits excellents: pommes, prunes, cerises, et même des poires; les légumes les plus recherchés; pommes de terre, choux, choux fleurs, navets, etc., etc.? Le bon cultivateur ne peut-il pas donner à son bétail les aliments qui lui conviennent le mieux: herbe tendre, foin odoriférant, betteraves, carottes, panais, choux de Siam, etc., de manière à produire la meilleure viande de boucherie, le lait, le beurre, le fromage? Les plantes textiles, nécessaires à la confection de nos habits d'été; la laine, dont la couverture incollable doit nous réchauffer l'hiver, ne sont-elles pas également produites sur nos terres? Le climat de notre belle patrie n'est-il pas reconnu partout comme des plus sains? Notre population agricole, surtout, n'est-elle pas remarquable pour sa force et pour sa longévité tout à fait exceptionnelle?

" Quand il s'agit de définir, en deux mots, la richesse et la fertilité d'une contrée, l'on dit: C'est un pays où coulent en abondance le lait et le miel." Or, le cultivateur de cette province est-il privé du lait le plus riche, ou même du miel le plus pur? La neige, dont la durée occasionne bien des plaintes, n'est-elle pas à nos terres comme un manteau utile, en même temps qu'un engrais bienfaisant? Nos pâturages seraient-ils plus beaux, nos prairies meilleures, si la neige ne venait pas dès l'automne les abriter contre les vents glacés, et les froids d'hiver? Nos terres, au printemps, s'ameubliraient-elles aussi bien par quelques coups d'une herse trop souvent mauvaise, si les gelées, si puissantes, n'étaient pas venues soulever, briser, mettre en poussière, cette glaise et ces divers sols si durs et si compacts avant l'hiver? Nos terres sablonneuses conserveraient-elles aussi longtemps leur humidité pendant l'été, donneraient-elles d'aussi bonnes récoltes, si, au lieu de se gorger d'eau pendant sept mois de l'année, elles avaient seulement été battues par la pluie et desséchées par la gelée ou le soleil?

" Voilà bien des questions, mais des questions très-embarrassantes pour ces plaignards, qui trouvent toujours quelque chose à redire, et qui semblent se croire beaucoup plus habiles que le bon Dieu. Ils ont probablement la prétention de penser qu'ils auraient réglé bien mieux cette question de climat, si la chose eût été de leur ressort! Laissons dire ces malheureux; demandons plutôt à l'homme expérimenté et consciencieux ce qu'il en sait. Il ne peut manquer de nous répondre que le paradis terrestre n'est plus de ce monde; que, depuis la chute de l'homme, chaque pays porte la malédiction aussi bien que les bénédictions de Dieu; que partout, pour vivre, il faut maintenant travailler à la